

« Hyènes », de Djibril Diop Mambety

En visite

Le Sénégalais Djibril Diop Mambety est l'OVNI du cinéma africain. En une seule réalisation, *Touki Bouki*, tournée en 1973 mais sortie seulement, et confidentiellement, en 1986 en France, il avait zébré l'écran d'un film-météore, sorte d'*l bout de souffle* nègre qui inventait une modernité urbaine, authentique et proche à la fois, vitaminée, à la colère rieuse. Un cas d'exception, quand le meilleur du cinéma produit sur le continent relève de la saga immémoriale tissée des splendeurs de la tradition et de la nature. C'est dire si on attendait son second film, *Hyènes*, qu'il fabriquait peu à peu, avec d'énormes difficultés, depuis plusieurs années.

Mambety a conçu *Hyènes* d'après ses souvenirs des bas quartiers de Dakar. Mais ce film-là, il ne l'a pas tourné. Il s'est avisé entre-temps (ou d'autres se sont avisés pour lui), que le sujet était proche d'une pièce de Dürrenmatt, *la Visite de la vieille dame* (jadis portée à l'écran sous le titre *Rancune*, avec Ingrid Bergman). Il choisit alors d'adapter la pièce. Superbe texte d'ailleurs, qui raconte comment une vieille dame revient dans la bourgade ruinée qu'elle avait quitté adolescente, Prosti-

tuée, elle est devenue richissime, elle est devenue la richesse même. En échange de ses largesses, dont la ville a dramatiquement besoin, elle exige la mise à mort de celui qui l'a séduite, trahie et abandonnée jadis, et répand ainsi le venin de la dissolution des valeurs morales devant l'appât du gain. Métaphore universelle, mais particulièrement adaptée à l'Afrique, affamée, dépendante de subsides extérieurs au risque de toutes les compromissions. Et alléchante perspective que la rencontre du dramaturge moraliste suisse et du diable-cinéaste sénégalais.

Manque de folie

Mambety suit scrupuleusement le déroulement de la pièce - seuls les maris successifs de la vieille dame ont disparu. Il y apporte un sens de l'image somptueux, des éclairages superbes dans le déclenchement d'une fiesta impromptue, l'audace d'un plan qui raccorde la mairie et l'église en une belle illustration de la complicité des notables dans la corruption; il reçoit aussi le soutien d'acteurs superbes, Ami Diakhate la vieille dame et Mansour Diouf celui dont elle demande le sacrifice, et donne lui-même une

extraordinaire présence au juge qui prononce la sentence.

C'est beaucoup, bien suffisant pour faire de *Hyènes* un bon film. Ce n'est pas tout à fait assez.

Le théâtre sans doute pèse trop lourd, le didactisme de la fable, qui s'accommodait de la scène, réclame plus de mobilité, plus de folie et d'imprévu à l'écran - toutes qualités dont on sait capable l'auteur de *Touki Bouki*. D'où le sentiment mitigé, entre admiration pour la réussite de la plupart des séquences, et le regret que l'ensemble n'ait pas plus d'élan.

JEAN-MICHEL FRODON